

geâmes aussitôt, et chacun en eut à peu près la grosseur d'un œuf. De plus, il nous conduisit vers sa petite cabane, cachée à quelque distance dans la montagne. La joie de retrouver un abri, un bon feu, un repas de riz, nous fit oublier toutes nos fatigues et chacun se mit à raconter les accidents et les malheurs de la veille.

La joie ne devait pas être de longue durée. Le soir, accourut tout essoufflé un neveu de notre sauvage. L'émotion l'empêcha longtemps de parler ; enfin il nous dit : " Ayant rencontré sur ma route un des hommes du Père, appelé Phuong, j'ai rebroussé chemin pour le conduire à Nong-ca village éloigné où je croyais que le Père s'était retiré. En chemin nous avons été pris par les brigands qui nous ont liés. Ils m'ont demandé où était le Père, m'ont dit qu'il fallait que notre maison se soumit aux brigands et les suivit ; ensuite il m'ont relâché, mais ils ont gardé le catéchiste. Ce catéchiste a eu la tête tranchée.

Cette nouvelle nous remplit de tristesse et d'inquiétude pour l'avenir. Notre sauvage surtout paraissait bouleversé. Il ne se trouvait plus en sûreté, même dans cette cabane. Si les brigands découvraient le Père chez lui, il serait tué lui-même. D'ailleurs nous étions trop nombreux ; le riz devait manquer sous peu. Après bien des délibérations, il fut décidé que nous ne pouvions nous séparer aussitôt. Le lendemain matin, deux sauvages sur les quatre qui étaient avec nous iraient chercher du riz que j'avais caché dans une montagne ; peut-être les brigands ne l'avaient pas pris. De plus, pendant le jour, nous devions abandonner la cabane et nous cacher en divers endroits, et le soir revenir pour le repas. Après cette délibération, nous nous livrâmes au sommeil.

Au réveil, deux sauvages partirent pour rapporter du riz s'il était possible. Les deux autres, sous divers prétextes s'éloignèrent de nous ; ils allèrent visiter leurs femmes, leurs enfants cachés à un autre endroit de la montagne. Lorsque je me vis seul avec mes hommes, je commençai à soupçonner que peut-être les sauvages nous abandonneraient. Nous comptions les heures, et midi arriva ; personne ne revenait : le soir nous étions encore seuls.

Il devint évident pour moi que les sauvages saisis